

CHAPITRE 13

APRES LA MORT DE SA MAJESTE KIRILL VLADIMIROVITCH 1938

Après les funérailles, Maria Kirillovna nous invita chez elle, son frère et moi, afin que nous nous remettions de toutes ces émotions. Nous avons non seulement apprécié ce répit, mais cela nous a permis d'utiliser cette période de calme pour préparer les premières déclarations politiques du nouveau Chef de la Dynastie. Nous savions que, ni à Paris ni à Saint-Briac, Wladimir Kirillovitch n'aurait un seul jour de tranquillité.

Le 22 octobre 1938, nous avons quitté Cobourg et sommes allés à Amorbach. Bien que la saison fût avancée, la famille de Maria Kirillovna séjournait dans sa résidence d'été appelée Wald-Leiningen. Le château de Wald-Leiningen se dressait au milieu d'une magnifique forêt de pins. Comme il était loin de tout, le château était entouré d'un silence incroyable, un silence si absolu qu'au bout de quelques jours, il fallait faire un effort sur soi-même pour dominer son appréhension. Le silence n'était rompu que la nuit, de temps à autre, par le bruit des oiseaux et des cerfs.

Le château comportait deux étages. Bien que les pièces fussent spacieuses et joliment meublées, il n'y avait aucun des équipements modernes, par exemple l'électricité, le chauffage central ou même l'eau courante. Le vieux prince pensait que ces installations n'étaient pas en accord avec le caractère du château, où la vie, complètement coupée du monde extérieur, se déroulait dans l'isolement. C'était en effet un endroit idéal pour se reposer du tourbillon de la ville.

Les habitants du château se retrouvaient aux heures des repas et le soir. Le reste du temps, tout le monde faisait ce qui lui plaisait. Le maître du château était le prince Emich zu Leiningen, le père du mari de Maria Kirillovna. C'était un homme particulièrement agréable.

Nous venions d'arriver lorsque l'empereur Guillaume demanda à Wladimir Kirillovitch de venir lui rendre visite afin de lui exprimer personnellement ses condoléances et discuter avec lui de son avenir. Wladimir Kirillovitch partit donc immédiatement passer une journée à Dorn. Je restai à Amorbach pour l'attendre. Il revint profondément touché par la sollicitude sincère manifestée par l'empereur et par ses conseils.

Nous avons quitté Wald-Leiningen le 28 octobre 1938. Maria Kirillovna nous accompagnait afin d'aider Wladimir Kirillovitch à s'habituer à sa nouvelle vie à Saint-Briac.

Nous avons prévu de rester deux jours à Paris pour rencontrer plusieurs personnes, en particulier Elena Vladimirovna et les grands-ducs. Comme d'habitude, nous sommes descendus à l'hôtel Lotti, où l'absence de Leurs Majestés nous remplit d'une grande tristesse.

Le grand-duc André Vladimirovitch fut le premier à nous rendre visite. Il nous annonça que les membres de la Dynastie vivant à Paris voulaient réunir un « Conseil de famille » pour accueillir le nouveau Chef de la Dynastie et lui exprimer leur soutien. Ainsi serait démontrée l'unité de la Famille impériale. Ils souhaitaient la présence de Wladimir Kirillovitch à ce conseil. Cette initiative plut beaucoup à Wladimir Kirillovitch et Maria Kirillovna si bien que Wladimir accepta de bon coeur l'invitation. Le fait que cette initiative émanait des membres aînés de la Dynastie était particulièrement encourageant.

Le « Conseil de famille » se réunit le lendemain matin, 29 octobre 1938, à l'hôtel Lotti. Y assistaient les grands-ducs Boris et André Vladimirovitch et Dmitri Pavlovitch, ainsi que les princes Vsevolod Ioannovitch et Gabriel Constantinovitch. Quand ils furent tous réunis, André Vladimirovitch alla chercher Wladimir Kirillovitch et le fit entrer. Ils se levèrent tous. Wladimir Kirillovitch les salua individuellement. André Vladimirovitch prononça une allocution de bienvenue. Il déclara que tous les membres de la Dynastie exprimaient leur totale loyauté

à Wladimir Kirillovitch, Chef légitime de la Dynastie, et se disaient prêts à le soutenir dans toutes ses entreprises. Cette allocution fut dactylographiée et signée par tous les présents.

Comme tous les membres de la Dynastie n'avaient pu assister à cette réunion, on décida de leur envoyer une copie de l'allocution et de leur demander de la signer. Le grand-duc André Vladimirovitch, qui était à l'origine du Conseil de famille, fut chargé de distribuer le texte.

Roman Petrovitch et six membres de la branche Alexandrovitch refusèrent de signer l'allocution. Ils expliquèrent que, n'ayant pas été invités au Conseil, ils n'étaient pas disposés à ratifier ses décisions. Plusieurs des membres absents ne prirent même pas la peine de répondre. Ainsi, ce qui eût autrement été considéré comme une heureuse initiative resta sans suite et l'unité de la famille ne fut pas réalisée.

Plus tard, je demandai à André Vladimirovitch pourquoi les membres de la Famille qui n'habitaient pas Paris n'avaient pas été invités et pourquoi les dispositions n'avaient pas été plus soigneusement mises au point. Le grand-duc expliqua que l'idée du Conseil était venue trop tard et que les délais nécessaires pour la correspondance étaient trop courts ; or retarder la réunion ne paraissait pas opportun. Deuxièmement, les organisateurs du Conseil savaient parfaitement que ni Roman Petrovitch ni aucun des « Alexandrovitch » n'auraient accepté l'invitation, ils n'y auraient même pas répondu. Bien que je fusse d'accord avec cette dernière partie de l'explication du grand-duc, je pensais néanmoins qu'il eût été prudent et courtois de leur envoyer une invitation.

A la réunion, André Vladimirovitch proposa la création d'un « Conseil de Famille » permanent. Ce conseil s'occuperait des décisions dynastiques importantes et le Chef de la Dynastie pourrait s'adresser à lui pour résoudre d'autres questions s'il le jugeait nécessaire. La proposition fut adoptée à l'unanimité par les présents et André Vladimirovitch fut chargé de rédiger les statuts du Conseil et de les présenter pour approbation au Chef de la Dynastie.

André Vladimirovitch lut aussi à haute voix à Wladimir Kirillovitch le projet de Manifeste qu'il avait mis au point. Manifeste que le Chef de la Dynastie devait rendre public en annonçant qu'il prenait la succession de son père défunt. Wladimir Kirillovitch accepta la proposition du grand-duc, tout en faisant remarquer qu'il souhaitait réfléchir plus longuement et attentivement à la proclamation.

L'ambiance au Conseil fut amicale et sympathique. Les membres de la Famille qui étaient présents étaient tous beaucoup plus âgés que Wladimir Kirillovitch, mais ils lui firent tous acte d'allégeance en tant que Chef de la Dynastie. Cette attention fit plaisir à Wladimir Kirillovitch, mais en même temps, elle l'embarrassa, ce qui lui fit adopter une attitude réservée. Cela n'était pas pour rien que ses parents lui avaient appris à considérer avec prudence les avis des membres de sa famille en ce qui concernait ses droits dynastiques. Une affirmation de ce genre par les membres aînés de la Famille impériale était essentielle pour établir le prestige du jeune Chef de la Dynastie. L'absence à cette réunion des membres les plus jeunes de la Dynastie me surprit. En réalité, ils étaient peu connus de la plupart des Russes.

Deux journées fatigantes à Paris passèrent ainsi rapidement. Le troisième jour, le 31 octobre 1938, nous retournâmes à Saint-Briac. Le temps de fin octobre, dans cette région de Bretagne peut être vraiment sinistre. Quelle tristesse de revisiter les nombreux endroits qui réveillaient en nous des souvenirs de la présence de Sa Majesté ! Beaucoup de questions concernant l'avenir n'étaient pas encore résolues, en particulier nous ne savions pas si nous continuerions à résider à Saint-Briac. En cette saison, Ker Argonid paraissait solitaire avec ses murs nus au milieu d'arbres dépourvus de feuilles. Les fenêtres de la chambre de Sa Majesté, tout spécialement, inspiraient un sentiment de solitude. La présence de la grande-duchesse Maria Kirillovna, d'une gentillesse merveilleuse, était un grand réconfort.

J'aurais dû retourner à Paris avec ma femme qui devait subir une grave opération, mais il m'était difficile de quitter Wladimir Kirillovitch dans un moment aussi critique. Il fallait s'occuper de nombreuses affaires pressantes si bien que je restai à Saint-Briac et ma femme alla seule à Paris.

L'affaire la plus urgente était celle du manifeste. Elle était d'une importance cruciale puisque ce serait le premier message officiel de Wladimir Kirillovitch, et il serait rendu public dans un contexte politique très critique. J'étais très conscient de l'importance de l'événement et je savais que je porterais la responsabilité principale du contenu du manifeste parce que Wladimir Kirillovitch était jeune et inexpérimenté pour ce qui était des questions politiques.

Il y avait déjà trois versions du manifeste : le texte déjà mentionné du grand-duc André Vladimirovitch, le texte du groupe Senutovitch et le mien. Il va sans dire que je préférais ma propre version. Elle déclarait clairement que le nouveau Chef de la Dynastie poursuivrait la politique de son père. De plus, les termes en étaient simples et informels, en accord, me semblait-il, avec l'âge (21 ans) et l'état d'esprit du jeune Chef de la Dynastie qui avait perdu si récemment à la fois son père et sa mère. Dans la version d'André Vladimirovitch, il n'était pas mentionné que Wladimir Kirillovitch avait l'intention de suivre la voie tracée par son père. A la vérité, le texte contenait des commentaires critiques sur les vues de son père. Ce seul fait était inacceptable pour Wladimir Kirillovitch et il aurait fait naître une opposition dans les rangs de notre Mouvement. Enfin, il était rédigé dans le style officiel des manifestes de la Russie impériale, style qui paraissait anachronique et peu naturel pour Wladimir Kirillovitch, un style qui ne toucherait pas profondément le cœur des lecteurs. La version mise au point par le groupe Senutovitch convenait dans son principe, mais elle était rédigée dans le style des lettres d'affaires, sans élévation de sentiment.

Je soumis les trois propositions à Wladimir Kirillovitch sans faire de commentaire et je lui demandai de choisir celle qui avait sa préférence. Wladimir Kirillovitch choisit ma version, Maria Kirillovna fit de même. Je pouvais prévoir que ce choix vexerait le grand-duc André Vladimirovitch. Son objection majeure serait que, si Wladimir Kirillovitch adoptait les vues de son père, cela pourrait faire obstacle à la réconciliation du Mouvement légitimiste avec de grandes organisations comme l'Association de la Garde impériale, l'Union générale militaire russe et plusieurs autres organisations de droite. Il ne devait donc pas agir ainsi.

Mais comment le Chef de la Dynastie pouvait-il répudier des principes viables et acceptables pour le peuple russe par égard pour une éventuelle unification de l'émigration russe? Comme je m'y attendais, André Vladimirovitch se mit en colère contre moi. Je lui opposai que le texte qu'il avait soumis aurait été très préjudiciable à notre cause et n'aurait pas atteint le but désiré, l'unification de l'émigration. Si les organisations des émigrés souhaitaient une entente avec Wladimir Kirillovitch, elles devaient la rechercher sans demander des concessions.

La question du manifeste fut ainsi résolue. Il fut bien accueilli dans nos cercles et n'empêcha pas le rapprochement avec l'Association de la Garde impériale, l'Union générale militaire russe et des milliers d'autres Russes. Le plus important était que nos principes politiques n'étaient pas sacrifiés.

Le 4 novembre 1938, le général Levchine et le colonel Khitrovo vinrent à Saint-Briac pour discuter d'une proposition concernant la mise en place d'une force de sécurité permanente à la résidence du Chef de la Dynastie. Le projet prévoyait la mise à disposition de neuf officiers fournis par les associations militaires de l'émigration. Il serait établi une rotation hebdomadaire car ces hommes, choisis parmi des émigrés ayant un emploi, prendraient des congés non payés. Les frais de voyage et de subsistance seraient pris en charge par leurs associations respectives.

Une sécurité effective supposait une surveillance 24 heures sur 24 lorsque Wladimir Kirillovitch était à Saint-Briac et il faudrait la maintenir indéfiniment, peut-être pendant des années. J'étais d'avis que cinq, peut-être même quatre hommes assureraient une protection suffisante, ce qui, de plus, réduirait les dépenses de moitié.

Levchine et Khitrovo proposaient que Wladimir Kirillovitch fût constamment protégé, mais Wladimir Kirillovitch refusa catégoriquement d'être accompagné tout le temps par deux officiers dont la présence serait gênante. Il insista aussi pour dire qu'il tenait à ce que la protection de Ker Argonid fût discrète et peu visible.

En vérité, Wladimir Kirillovitch ne voulait pas du tout être protégé car il pensait, et il n'avait pas tort, que son intimité en souffrirait et que tout ce qu'il ferait serait connu. Cependant, refuser la protection offerte eût été une erreur, ce refus risquait d'être mal

interprété par les Russes de Paris. Soucieux de trouver un compromis acceptable entre les désirs de Wladimir Kirillovitch et ceux de ses protecteurs, je proposai une solution qui ne fût pas trop pesante pour Wladimir Kirillovitch et cependant pas totalement inefficace pour ce qui était de la sécurité. Je suggérai donc ceci : il y aurait plutôt cinq gardes que neuf, lorsque Wladimir Kirillovitch quitterait la villa, il ne serait pas accompagné, mais il préviendrait les gardes de son itinéraire, enfin la villa serait gardée de façon discrète et sans déranger Wladimir Kirillovitch.

La garde fut mise en place quelques jours après sa création. On pouvait discuter de son utilité. Nous vivions depuis plus de douze ans à Saint-Briac sans avoir souffert d'une absence de protection. D'autre part, Koutepov et Miller avaient été enlevés d'une façon tout à fait inattendue. Enfin, le fait que nous habitions au bord de la mer pouvait faciliter un kidnaping du genre de ceux commis par les Bolcheviks.

Après la mort de Sa Majesté et probablement sous l'influence de l'agitation créée par les Russes autour du jeune Chef de la Dynastie, le Bureau central de la « Sûreté nationale » française à Paris donna des instructions à son bureau de Saint-Malo afin que la protection de Wladimir Kirillovitch fût assurée. Je fus mis au courant de cette décision et l'on me demanda de tenir Saint-Malo au courant si je remarquais quelque chose de suspect. Ils exigèrent aussi l'installation d'un téléphone dans ma villa.

Wladimir Kirillovitch s'habitua vite à la présence des gardes. Il était même content des allées et venues régulières de personnes avec lesquelles il pouvait bavarder. Bientôt une tradition se mit en place : le grand-duc invitait les officiers de la garde à déjeuner et, lorsqu'ils avaient terminé leur service, à leur tour, ils nous invitaient, Wladimir Kirillovitch et moi, à dîner à l'hôtel. Plus tard, en particulier pendant la guerre, la composition de la garde devint permanente, elle se composait des capitaines de cavalerie Kloboukov et Rausman. Parmi les officiers de la garde qui venaient à Saint-Briac, beaucoup étaient très agréables. La sympathie avec Wladimir Kirillovitch était réciproque. A leur retour à Paris, ils racontaient les moments agréables passés à Saint-Briac. De manière imprévue, ils contribuaient à la popularité de Wladimir Kirillovitch.

Le 1er novembre, une délégation de l'Union de la Garde impériale arriva à Saint-Briac. Elle était composée du président de l'Union accompagné de six membres. Elle présenta au Chef de la Dynastie une adresse dans laquelle il était déclaré que l'Union était toujours monarchiste et loyale envers la Dynastie. Pour elle le Chef de la Dynastie était le symbole de la grandeur de la Russie. Pour la Garde impériale, l'Empereur symbolisait la grandeur de la Russie et elle lui avait toujours été fidèle. De même maintenant, l'Union de la Garde représentée par les anciens officiers de la Garde était également loyale envers le Chef de la Dynastie, le grand-duc Wladimir Kirillovitch. Pour marquer le moment où le jeune Chef de la Dynastie assumait pleinement son devoir envers le peuple russe et sa patrie, et pour donner aux membres de l'Association de la Garde impériale l'occasion de lui être présentés, l'Association décida d'organiser une réception pour le 18 novembre 1938 à Paris. La délégation termina son message au Chef de la Dynastie en le priant d'honorer cette réception de sa présence. Le grand-duc accepta avec empressement.

La visite de la délégation fut particulièrement agréable pour Wladimir Kirillovitch parce qu'aucun de ses membres ne tenta de lui donner des conseils, de le guider ou de le critiquer. Ils étaient heureux d'être les hôtes du grand-duc et désireux de lui plaire si bien que le déjeuner que Wladimir Kirillovitch leur offrit fut animé et joyeux.

Le rapprochement entre l'Association de la Garde impériale et le Chef de la Dynastie était dans l'ordre des choses. Il ne s'était pas produit plus tôt parce que les généraux de la Garde avaient choisi de suivre le grand-duc Nicolas Nikolaevitch. A la mort de ce dernier, les généraux gardèrent leurs distances et restèrent indépendants. Ce faisant, ils violaient le principe de base de la Garde, qui était de servir la Dynastie.

Le 19 novembre 1938, Wladimir Kirillovitch reçut un télégramme de sa soeur Kira Kirillovna lui annonçant qu'avec son mari, elle était revenue de leur voyage et habitaient provisoirement à Potsdam. Elle lui apprit qu'elle attendait un enfant, et que, par conséquent, elle ne pouvait pas venir à Saint-Briac bien qu'elle en eût envie. Par contre, son mari et elle-même souhaitaient vivement que Wladimir Kirillovitch vienne les rejoindre chez eux pour

Noël. Elle poursuivait en disant qu'ils avaient l'intention de s'installer à Berlin parce que le prince Louis Ferdinand allait travailler pour l'organisation chargée d'administrer les propriétés Hohenzollern, organisation dont le bureau se trouvait dans le palais de Unter den Linden.

Le même jour, Semenov, rédacteur en chef du journal « La Renaissance » arriva avec son rapport. Il était accompagné de Romanov, Golitsyne et un membre non identifié de l'organisation « Sainte Russie ». Semenov félicita Wladimir Kirillovitch d'avoir assumé la responsabilité de Chef de la Dynastie et lui demanda la permission de lui présenter son rapport. Il déclara qu'en sa qualité de rédacteur en chef d'un grand quotidien, il pouvait certifier que la majorité de l'émigration de droite suivait le jeune Chef de la Dynastie. Il était persuadé que le reste de l'émigration de droite ferait de même, si ce n'était l'obstacle que représentait l'entourage du Chef de la Dynastie qui avait été aussi celui de son défunt père. « Un autre obstacle, poursuivit Semenov, c'est le Parti Mladoross, que tout le monde sait proche de Saint-Briac et que tous considèrent comme favorables aux Soviétiques. » Après cette déclaration, il se tourna vers moi et dit : « Ce qui précède s'applique à vous et je suis content que vous soyez présent parce qu'il nous est plus facile ainsi de dire ce que nous pensons de vous. » Il poursuivit : « L'émigration ne fait pas confiance au capitaine Graf pour les raisons suivantes : son intimité avec le Parti Mladoross, son attitude conciliante envers les Soviétiques et ses liens étroits avec le général Diakonov impliqué dans l'enlèvement du général Koutepov. Par conséquent, si le grand-duc veut avoir le soutien de l'émigration de droite, il doit immédiatement se séparer du capitaine Graf et rompre toutes relations avec le Parti Mladoross. »

Le rapport de Semenov fut suivi d'un silence total qui se prolongea si longtemps que tout le monde se sentit mal à l'aise. Wladimir Kirillovitch ne savait comment réagir, semblait-il, à l'exposé de Semenov. Quand je fus sûr que Wladimir Kirillovitch n'avait pas l'intention de répondre, je lui ai demandé la permission de réfuter les accusations de Semenov parce que je ne voulais pas que ce dernier interprète notre silence à son avantage. Je reçus son accord. Je présentai les arguments suivants. Fondamentalement, les accusations de Monsieur Semenov n'étaient pas tant dirigées contre moi personnellement que contre Leurs Majestés, les défunts Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna. Selon toute apparence, Monsieur Semenov ignorait que je ne pouvais mettre en avant ma position politique indépendante pour le Mouvement légitimiste, mais que mon rôle avait consisté seulement à appliquer les vues politiques de Sa Majesté. Mon intimité avec les Mladoross était convenable et naturelle parce que les Mladoross soutenaient le Mouvement légitimiste et, de cela, Leurs Majestés avaient pleine connaissance. De plus, le grand-duc Dmitri Pavlovitch étaient l'un de leurs chefs actuels. Pour ce qui était de ma prétendue attitude conciliante envers les Soviétiques, je n'étais pas plus conciliant que Sa Majesté Kirill Vladimirovitch dont je répandais les idées telles qu'elles paraissaient dans ses déclarations et ses actes. Pour terminer, mon intimité avec le général Diakonov n'avait rien de personnel, mais elle était plutôt la conséquence de la position du général en qualité de Chef de Région du Corps militaire impérial de l'Armée et de la Marine à Paris, ce qui m'obligeait à communiquer avec lui. Quant à sa prétendue participation à l'enlèvement du général Koutepov, cela concernait le journal « La Renaissance » et son rédacteur en chef, Monsieur Semenov. L'enquête menée du côté russe par le révolutionnaire Bourtsev et par la police, du côté français, avait complètement Diakonov des accusations portées par « La Renaissance », comme l'avait confirmé un tribunal français. Pour ce qui était de l'affirmation autoritaire de Monsieur Semenov, prétendument au nom de toute l'émigration, selon laquelle on ne faisait pas confiance au capitaine Graf, en me basant sur mes relations avec l'émigration, qui étaient au moins aussi étendues que les siennes, je pouvais dire que je jouissais de la pleine confiance de l'émigration monarchiste. Semenov répliqua faiblement que Diakonov avait été innocenté par le tribunal sur la foi de la lettre de recommandation que j'avais écrite. Cette remarque était stupide parce que j'avais écrit cette lettre à la demande de l'avocat de Diakonov. La lettre certifiait simplement que Sa Majesté Kirill Vladimirovitch connaissait Diakonov depuis tant d'années et lui faisait confiance. Cette recommandation avait été approuvée par Sa Majesté et elle ne pouvait être refusée à un homme qui occupait un poste élevé dans le Mouvement depuis plusieurs années et qui jouissait de la confiance de tous. De plus, il avait

le grade de général dans l'Armée impériale et il avait été recommandé par une personnalité aussi éminente que le général Lokhvitsky.

Cela mit fin à la conversation. Wladimir Kirillovitch se leva, prit congé très froidement et sortit. Semenov et ses compagnons partirent également. Après cette rencontre, Wladimir Kirillovitch et Maria Kirillovna exprimèrent leur indignation devant l'attaque dont j'avais été l'objet.

On apprit plus tard que Semenov était venu à l'insu de Goukassov, le propriétaire de « La Renaissance », qui, après avoir appris ce qui s'était passé, se dit extrêmement contrarié et ordonna à Semenov de s'abstenir à l'avenir de toute déclaration sans son consentement. Lorsque la démarche de Semenov fut connue, je reçus de nombreuses lettres de Russes habitant Paris qui étaient indignés des critiques formulées par Semenov à mon endroit.

Lorsque je rentrai chez moi plus tard ce même jour, je trouvai Romanov et Golitsyne qui m'attendaient pour me parler. J'étais fatigué et j'avais du travail ; je savais que la conversation serait longue et inutile, car je connaissais leur incapacité à exprimer leur pensée avec clarté et concision, mais j'acceptai cependant, car il pouvait y avoir un avantage moral à y gagner, le fait de parler apaisant habituellement les tensions. Je voulais aussi expliquer à ces hommes qu'une attitude intransigeante envers les Soviets, exprimée par des mots grossiers tels que les leurs, n'était pas nécessairement une preuve d'hostilité totalement irréconciliable, tout comme une attitude objectivement critique, comme celle que nous nous efforcions de maintenir, n'était pas une preuve d'acceptation.

Cette fois-ci, Romanov et Golitsyne avaient décidé de m'instruire au sujet des études universitaires de Wladimir Kirillovitch. Ils étaient tous les deux fermement opposés aux universités anglaises, bien qu'ils n'eussent aucune connaissance directe du sujet. Ils pensaient que Wladimir Kirillovitch devait aller à l'université dans un pays slave, à Belgrade par exemple, où les valeurs nationales et religieuses russes orthodoxes pourraient lui être enseignées par des ecclésiastiques russes, comme dans la Sainte Russie d'autrefois. Ils étaient incapables de comprendre qu'une telle éducation ne préparerait pas Wladimir Kirillovitch à affronter les temps modernes. De plus, une éducation religieuse de cette sorte serait sans valeur étant donné l'endoctrinement anti-religieux contemporain du peuple russe. Mais une analyse sérieuse de la question était sans objet avec ces gens. Je perdis une bonne heure et demie avec eux. J'eus l'impression que Romanov et Golitsyne avaient décidé que la seule façon d'avoir quelque influence sur Wladimir Kirillovitch, c'était de passer par moi.

Ce soir-là, au grand regret de tous, la grande-duchesse Maria Kirillovna partait passer deux jours à Paris. Elle irait voir ma femme à l'hôpital. Avant son départ, Wladimir Kirillovitch et moi eûmes une conversation avec elle sur diverses questions courantes. Au cours de la conversation, elle me demanda : « N'est-il pas vrai qu'un souverain nouvellement intronisé récompense les collaborateurs fidèles du souverain défunt ? » Je répondis qu'à ma connaissance, c'était exact. « Voyez-vous, Wladimir et moi, nous pensons qu'il devrait vous récompenser d'une manière quelconque. Vous avez travaillé avec Papa pendant presque quinze ans. Il vous aimait et avait confiance en vous. » Je répondis que Wladimir Kirillovitch pourrait sans doute le faire, mais que, dans sa position, c'était difficile parce qu'il n'était pas un souverain régnant. Avec le soutien chaleureux de Wladimir Kirillovitch, Maria Kirillovna poursuivit : « Vous devez suggérer ce qu'il pourrait faire parce nous aimerions beaucoup vous récompenser. » Je fus obligé de répondre que les possibilités étaient limitées, mais que dans le passé, des promotions de grade, et même des titres tels que aide de camp ou adjudant-général avaient été conférés, et que des décorations ou des cadeaux de prix avaient été accordés. En exil, ces honneurs n'avaient pas autant de signification qu'autrefois. Peut-être la chose la plus simple serait-elle une promotion au grade supérieur, mais, dans mon cas, cela signifierait une promotion au grade d'amiral, ce qui deviendrait compliqué. « C'est parfait ! s'exclama Maria Kirillovna, « C'est justement ce à quoi nous pensions Wladimir et moi » - « Oui, oui ! » confirma Wladimir Kirillovitch. Je ne pus que les remercier de leur appréciation flatteuse de mes relations avec le défunt Kirill Vladimirovitch. Je prévins le grand-duc qu'il me faudrait d'abord prendre certaines dispositions préliminaires afin que

son intention de me promouvoir ne soulève pas de critiques indésirables au sein de nos cercles de la marine.

Les anciens officiers de la Marine impériale formaient un groupe étroitement uni. Il y avait parmi eux des amiraux hautement estimés. Il serait prudent d'obtenir leur approbation au sujet de ma promotion. L'amiral le plus ancien qui jouissait de la plus grande autorité était l'amiral A.I. Roussine. Il était parfaitement au courant de la conduite à tenir en pareil cas. S'il apportait son soutien à ma promotion, l'approbation de la majorité des officiers ne faisait aucun doute.

« Ne pourriez-vous pas lui écrire une lettre personnelle ? » suggéra Wladimir Kirillovitch. « Ce serait tout à fait possible » répondis-je. « Eh bien ! Faites-le » dit Maria Kirillovna. Ainsi, il fut décidé que j'écrirais à l'amiral Roussine. S'il donnait son approbation, la promotion serait effective ; sinon la question serait tout simplement écartée.

Je m'attendais à ce que l'amiral désapprouve cette promotion, mais, à ma grande surprise, il accueillit cette idée avec bienveillance, remarquant que la tradition avait été établie par les précédents empereurs. L'amiral Roussine avait discuté de la question avec un éminent collègue, l'amiral M.A. Kedrov, qui avait aussi approuvé cette idée.

Et c'est ainsi que je fus promu au grade d'amiral. Je fus heureux de recevoir les félicitations de l'amiral Roussine. C'était la récompense que m'accordait le Chef de la Dynastie, le grand-duc Wladimir Kirillovitch, pour les quinze années passées au service de son père, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch.

Le 23 novembre 1938, les grands-ducs André Vladimirovitch et Dmitri Pavlovitch vinrent à Saint-Briac continuer l'étude de la création d'un Conseil permanent de la famille impériale. Bien que le principe en fût sain, car il unifiait la Famille impériale et renforçait son autorité, il impliquait aussi que tous les membres de la Famille impériale reconnaissent son autorité. En principe, le Conseil devait être compétent seulement pour des questions dynastiques ou des questions qui lui seraient soumises par le Chef de la Dynastie, mais sa création contenait, dans tous les cas, le risque potentiel de limiter les pouvoirs de ce dernier. Cela se révélerait particulièrement exact si les questions politiques devaient faire partie du domaine de compétence du Conseil. Il fallait par conséquent que le grand-duc fasse preuve de la plus grande prudence avant d'approuver le projet. Comme le projet de création d'un Conseil de Famille était la conséquence du jeune âge du Chef de la Dynastie, la question était encore plus délicate à traiter. Wladimir Kirillovitch était conscient de tous ces problèmes, mais il avait du mal à ne pas être intimidé par ses oncles qui avaient presque trois fois son âge, cela d'autant plus qu'il avait pris le titre de Chef de la Dynastie aussi récemment.

Lorsque nous nous sommes réunis dans la soirée, Wladimir Kirillovitch, André Vladimirovitch, Dmitri Pavlovitch et moi-même, André Vladimirovitch présenta sa proposition, en précisant que Boris Vladimirovitch et Dmitri Pavlovitch en connaissaient déjà le texte et l'approuvaient pleinement. Il demanda ensuite la permission de le lire à Wladimir Kirillovitch, mais au lieu de lire, il fit une paraphrase en parlant très rapidement. Je supposai que ce n'était qu'une entrée en matière pour nous permettre de nous rendre compte du contenu de chaque chapitre et qu'une lecture plus attentive de chaque paragraphe suivrait, après quoi le document serait remis à Wladimir Kirillovitch afin qu'il puisse l'étudier dans les détails. J'avais tort. Après avoir terminé sa paraphrase, le grand-duc s'adressa ainsi à Wladimir Kirillovitch : « C'est tout. Toi, Wladimir, tu dois signer ici. Cela promulguera le statut du Conseil de Famille et le Conseil sera immédiatement opérationnel. » Wladimir Kirillovitch hésita un instant, regardant d'un air inquiet ce qu'on lui tendait. Il pensait probablement qu'il fallait étudier attentivement un document aussi épais avant de l'approuver. Cependant, il avait été rédigé par son oncle et approuvé par ses autres oncles, alors comment pouvait-il contenir quoi que ce fût de contraire à ses intérêts ? il prit donc une plume et signa le document. Le statut du Conseil de Famille avait été approuvé.

J'observais avec stupéfaction ce qui se passait. Je m'attendais à ce qu'André Vladimirovitch conseille à Wladimir Kirillovitch de ne pas approuver le statut sans l'étudier attentivement. C'était exactement ce que j'aurais voulu faire si je n'avais pas pensé que ce n'était pas mon rôle de saper l'autorité du Chef de la Dynastie. C'était une question

dynastique qui avait été soulevée par le grand-duc André Vladimirovitch, un homme auquel l'expérience de toute une vie avait conféré une grande sagesse et qui, sans aucun doute, considérait avant tout les intérêts de son neveu. Même dans ce cas, je n'aurais pas gardé le silence si je n'avais pas été convaincu que la majorité des membres de la Famille impériale ne reconnaîtraient jamais la validité légale du Conseil de famille.

Après la signature du document, André Vladimirovitch exultait de voir la facilité avec laquelle sa proposition avait été adoptée. La copie signée du décret fut confiée à mon Bureau pour y être en sécurité.

La matinée suivante se passa en conversations dans la villa de Wladimir Kirillovitch. Puis il y eut un déjeuner. Tout le monde était de bonne humeur. Après le déjeuner, il fut décidé que Wladimir Kirillovitch et ses deux oncles iraient chez moi poursuivre les discussions. Je me hâtai de rentrer à la maison pour lire le décret du Conseil de famille avant leur arrivée, car j'avais le sentiment qu'en paraphrasant le texte, André Vladimirovitch en avait omis des passages importants. Il y avait un paragraphe spécifiant qu'avant d'être publiés, les ordres et les directives du Chef de la Dynastie devaient être contresignés par le Président du Conseil de Famille. Rien de ce qui proviendrait du Chef de la Dynastie ne serait considéré comme valable sans être contresigné. De cette manière, le Conseil de Famille conservait le contrôle sur le Chef de la Dynastie. Il faut aussi noter que cette procédure serait lourde et prendrait du temps, en particulier dans les circonstances qui étaient celles de l'émigration. En pratique, le Chef de la Dynastie devait souvent prendre des décisions rapides, ce qui excluait le délai de plusieurs jours nécessaire pour obtenir les contre-signatures à Paris. Une procédure aussi lourde aurait convenu pour des manifestes, mais le décret se référait spécifiquement à des instructions et des ordres. Si les passages du « Décret du Conseil de Famille » établissant la procédure de « contre-signature » devaient être pris au sérieux, il fallait les étudier avec beaucoup plus d'attention.

Quand les grands-ducs arrivèrent chez moi, je dis immédiatement combien j'étais surpris par le paragraphe en question. Le grand-duc André Vladimirovitch répondit que le Chef de la Dynastie pouvait apporter tous les changements qu'il voulait si, dans le décret, certains passages ne lui convenaient pas, à condition d'avoir l'accord du Conseil de famille.

Il fut décidé que le Président du Conseil de Famille serait choisi en se basant sur l'âge et les droits de succession, ce qui désignait le grand-duc Boris Vladimirovitch. Le grand-duc André Vladimirovitch fut choisi comme administrateur car il était juriste de formation et il aimait ce genre de travail. André Vladimirovitch et, à un degré moindre, Dmitri Pavlovitch quittèrent Saint-Briac avec un sentiment de victoire. Victoire contre moi. Dmitri Pavlovitch avait gardé le silence pendant toute la rencontre, car il espérait apparemment éviter toute référence au Parti Mladoross et à Kasem-Beg. J'avais l'impression très nette qu'il prenait ses distances vis-à-vis des Mladoross ; cela était probablement dû à l'attitude généralement négative à l'égard des Mladoross qui prévalait à Paris et aux efforts concertés de ses amis parisiens pour le monter contre cette organisation. Il se peut qu'un autre facteur ait joué : il était convaincu que les Mladoross ne pourraient pas maintenir leur influence sur le Chef de la Dynastie. On peut supposer aussi que sa conversation avec Biskoupsky l'avait fait changer d'avis.

Retournons à la question du Conseil de famille. Je persistais à penser que c'était un projet « mort-né », surtout à cause du caractère des membres de la Famille impériale. Dans d'autres circonstances, le Conseil de Famille aurait pu jouer un rôle important ; or il ne fut utilisé qu'en deux occasions. La première fut le mariage du prince Vsevolod Ioannovitch. Il décida de demander la main de Lady Mary Lygon. Mary Lygon descendait d'une excellente famille. La mère du prince Vsevolod Ioannovitch, la princesse Elena Petrovna, fille du roi Pierre de Serbie, approuvait entièrement le mariage. Mais c'était un mariage morganatique. Le prince Vsevolod Ioannovitch demandait que le Chef de la Dynastie ratifie le nom et le titre demandés pour sa future femme. Cela était naturellement du ressort du Conseil de Famille ; sur les instructions du Chef de la Dynastie, je fis donc suivre la requête à l'Administrateur du Conseil, le grand-duc André Vladimirovitch. Deux semaines s'écoulèrent, sans que je reçoive de réponse. Vsevolod Ioannovitch commençait à s'inquiéter. On lui fit savoir que le Chef de la Dynastie attendait la décision du Conseil de Famille qui était imminente. Au bout de deux

autres semaines, Vsevolod Ioannovitch demanda avec insistance que la réponse soit accélérée, parce que le délai nécessaire pour l'obtention du passeport de sa future femme allait être dépassé. Je ne cessai de réclamer au grand-duc André Vladimirovitch une réponse rapide, et il me répondait qu'il attendait la réaction des autres membres du Conseil.

Deux mois s'étaient écoulés et Vsevolod Ioannovitch était extrêmement contrarié, si bien que Wladimir Kirillovitch me chargea de préparer le document nécessaire pour qu'il le signe. Le lendemain, il était entre les mains de Vsevolod Ioannovitch. André Vladimirovitch n'avait même pas accusé réception de la requête...

Le second cas fut semblable. Je reçus une lettre du grand-duc Boris Vladimirovitch me demandant d'informer le Chef de la Dynastie (qui était alors en Angleterre) qu'il serait opportun et nécessaire d'accorder le titre de « Grand-Duc » au prince Gabriel Constantinovitch. Ce n'était pas la première fois que la question était abordée, car elle avait déjà été portée à l'attention de sa Majesté Kirill Vladimirovitch. Sa Majesté était favorable à l'attribution de ce titre, mais par suite de sa maladie, aucune action n'avait été entreprise. Ce titre était une affaire sérieuse. Si le titre était accordé au prince Gabriel Constantinovitch, cela créerait un précédent. Il était par conséquent dans l'intérêt de Wladimir Kirillovitch d'obtenir le soutien du Conseil de Famille afin d'éviter les critiques des autres membres de la Dynastie. Cette procédure serait aussi à l'avantage de Gabriel Constantinovitch.

A la vue de toutes ces considérations et parce que Wladimir Kirillovitch était en Angleterre, je répondis à Boris Vladimirovitch que je supposais que la demande émanait du Président du Conseil de Famille après que le Conseil eût été réuni. Boris Vladimirovitch répondit que les questions de cette nature devaient être résolues unilatéralement par le Chef de la Dynastie, sans l'intervention du Conseil de Famille. Sa réponse était accompagnée d'un commentaire expliquant que l'idée de la création d'un Conseil de famille était de toute façon une absurdité et que si certains membres de la Dynastie étaient mécontents, eh bien, tant pis. Par son commentaire, Boris Vladimirovitch avait montré que le Conseil de Famille était « enterré » et que, de toute façon, il n'y avait rien à attendre d'un Conseil autant dénué d'autorité. Il ne me restait plus qu'à soumettre le souhait de Boris Vladimirovitch au Chef de la Dynastie. Plus tard, il se révéla que le grand-duc André Vladimirovitch n'était pas d'accord pour que le titre de grand-duc soit accordé à Gabriel Constantinovitch. C'était la raison pour laquelle l'affaire n'avait pas pu être soumise au Conseil de famille.

Ces deux échecs aboutirent à la fin de l'« activité » du Conseil de Famille. Aussi longtemps, en tout cas, que je fus au service du Chef de la Dynastie, il n'y eut plus aucune autre manifestation de son existence. Même celui qui était à l'origine de cette entreprise, le grand-duc André Vladimirovitch, n'y fit plus jamais allusion. Le Conseil de Famille avorté n'était qu'une preuve de plus que toutes les tentatives faites pour unir tous les membres de la Famille impériale seraient stériles, car elles ne trouvaient aucun soutien dans leur milieu.

Le 24 novembre 1938, le métropolite Serafim, évêque vicarial du Synode de Karlovtsy et Chef du diocèse d'Europe occidentale, arriva à Saint-Briac. Il était accompagné de l'archiprêtre Chabachev de Bruxelles. Ils apportaient avec eux l'icône miraculeuse de la Sainte Vierge de Kazan. Le métropolite venait au nom du Synode de Karlovtsy féliciter le Chef de la Dynastie de sa nouvelle position et le bénir avec l'icône miraculeuse. Au début de son allocution, le grand-duc Wladimir Kirillovitch demanda la bénédiction de l'Eglise à l'occasion de son accession au titre de Chef de la Dynastie. Le métropolite Serafim lui accorda cette bénédiction au nom du métropolite Anastase qui était dans l'impossibilité de venir. Un office d'action de grâce fut célébré ainsi qu'un requiem à la mémoire des parents défunts du Chef de la Dynastie.

Wladimir Kirillovitch invita le métropolite et l'archiprêtre à déjeuner, après quoi, ils se reposèrent chez moi jusqu'au moment de partir à Dinard prendre le train. Le métropolite Serafim était sombre et peu bavard. Il n'était pas très aimé de ses paroissiens. Il avait été archevêque de Finlande avant la Révolution.

La visite du métropolite contribua au prestige du Chef de la Dynastie et renforça les liens entre notre Mouvement et l'Eglise dépendant du métropolite Anastase.

Le 25 novembre 1938, le général Vitkovsky, représentant l'Union générale des militaires russes (ROVS), arriva à Saint-Briac. Il dirigeait l'Union en France ; ce général avait

été très populaire pendant la Guerre civile. Nous attendions la venue de Bruxelles du président de l'Union, le lieutenant-général Arkhangelsky, mais le général Vitkovsky était venu à sa place. Arkhangelsky viendrait à une date ultérieure. Vitkovsky salua le Chef de la Dynastie et dans une allocution dont chaque mot était pesé ; il déclara que l'Union générale des militaires russes serait toujours prête à soutenir le Chef de la Dynastie dans sa lutte contre les forces communistes, mais que cette déclaration n'était pas en contradiction avec le principe de non-engagement ou d'autonomie de l'Union. Il termina son discours en invitant le Chef de la Dynastie à une réception que l'Union générale des militaires russes organiserait en son honneur en décembre.

Le ROVS était la plus importante des organisations de la Russie en exil et la plus étroitement unie. L'union était composée des anciens membres de l'Armée blanche de Wrangel. L'importance du ROVS déclinait à mesure que diminuait la probabilité d'un combat armé contre le pouvoir soviétique. L'enlèvement de ses chefs Koutepov et Miller avait aussi porté un coup sérieux à sa viabilité.

Pour exprimer le désir des Russes d'accueillir le jeune Chef de la Dynastie, une grande réception fut organisée en son honneur afin de donner à tous les Russes la possibilité de le rencontrer et de lui parler personnellement. C'est à nouveau Mendeleev qui fut choisi pour présider le Comité organisateur. Il vint à Saint-Briac le 6 novembre pour remettre l'invitation. En tant que Président de l'Union de la Noblesse, il exprima aussi les sentiments de dévouement au nom de cette union. Bien que cette organisation ne jouât aucun rôle politique, elle était importante parce qu'elle pouvait fournir des renseignements généalogiques sur toutes les familles russes nobles et elle constituait ainsi un véritable département héraldique pour l'émigration.

C'est ainsi que l'agenda social de Wladimir Kirillovitch pour décembre comportait trois réceptions à Paris.

Novembre se passa à recevoir des délégations et des personnes venues individuellement. Beaucoup de félicitations arrivaient aussi adressées par des Russes vivant dans d'autres pays. L'émigration bougeait. Le Chef de la Dynastie était la seule personne capable d'unir l'émigration. Il n'y avait aucune autre personnalité prestigieuse qui pouvait le faire.

C'était un triomphe pour le Mouvement monarchiste légitimiste. En dépit du fait que, dans les années passées, certains dirigeants politiques de l'émigration avaient prétendu que le Mouvement monarchiste manquait de vitalité et disparaîtrait de la scène politique, il était en vérité en train de devenir le seul mouvement politique visible. Depuis plus de vingt ans, les Russes en Exil vacillaient dans leur allégeance politique, mais maintenant, enfin, ils reprenaient le chemin historique naturel pour le peuple russe. Les chemins historiques naturels ne devraient pas être abandonnés, mais ils devraient être adaptés au cours des événements.

Le flot de nouvelles recrues au Mouvement légitimiste fit naître une certaine jalousie et de l'appréhension parmi les vieux adhérents fidèles. Le Chef de la Dynastie dut faire preuve de beaucoup de tact et de diplomatie afin de ne pas vexer les anciens membres tout en recherchant les faveurs de nouveaux adhérents potentiels. Dans les endroits où nos représentants avaient de l'influence sur tous les Russes, le courant des nouveaux membres s'intégrait facilement au groupe des anciens, mais, lorsque nos représentants devaient faire face à l'opposition de leurs vieux ennemis, des situations embarrassantes avaient surgi. Maintenant, néanmoins, il y avait un terrain commun favorable à la réconciliation avec ces vieux ennemis qui venaient reconnaître le Chef de la Dynastie comme autorité suprême.

Parmi les questions plus compliquées et plus importantes qui n'étaient pas encore résolues, il y avait celle des Mladoross. Dans les rangs des membres de base de Paris, on murmurait en grognant que le Chef de la Dynastie flattait ceux qui, il y avait encore peu de temps, avaient été les ennemis du Mouvement de Sa majesté et dont on mettait en doute la sincérité. Du vivant de Sa Majesté, les chefs du Parti Mladoross étaient convaincus qu'en devenant Chef de la Dynastie, le jeune Wladimir Kirillovitch rechercherait le soutien des éléments les plus jeunes, parmi lesquels les Mladoross jouaient le rôle principal. A ce moment-là, c'était en effet ainsi que les choses se présentaient. Depuis ce temps-là, les

membres du Parti Mladoross avaient mûri et leur organisation avait maintenant une tendance à « explorer » d'autres alignements politiques plutôt que de suivre le simple chemin des monarchistes. Ils paraissaient mécontents de vivre en exil, donnant l'impression d'être prêts à accepter n'importe quel compromis nécessaire pour obtenir un prompt retour dans leur patrie. De telles tendances étaient tout à fait inacceptables aux yeux du Mouvement légitimiste. Je me sens obligé de faire ces commentaires parce que, au cours des trois années précédentes, le Conseil du Parti avait fait preuve d'une indifférence croissante envers l'autorité de Sa Majesté. Leur journal « Bodrost » (Courage) publiait de plus en plus fréquemment des articles critiques sur le Mouvement de Sa Majesté. Il y avait aussi eu l'incident suspect et incompréhensible de la rencontre de Kasem-Beg avec le général soviétique Ignatiev qui avait semé le trouble chez les émigrés et embarrassé le grand-duc Dmitri Pavlovitch. Au cours de cette dernière année, l'unité interne du Parti s'était détériorée. Les dirigeants perdaient le contact avec les adhérents ; plusieurs anciens dont la loyauté était prouvée avaient démissionné, certains membres étaient retournés individuellement en URSS et les relations entre le Parti Mladoross et de larges cercles de l'émigration devenaient de plus en plus hostiles.

Lorsque des représentants de divers groupes désireux d'adhérer au Mouvement légitimiste venaient à Saint-Briac, habituellement leur première question était la suivante : « Quelle est l'attitude du Chef de la Dynastie envers le Parti Mladoross ? » A leurs yeux, il eût été compromettant pour un dirigeant politique de soutenir le Parti Mladoross. Il était tout à fait évident que, pour devenir la plus haute autorité au sein de la Russie en exil, le Chef de la Dynastie devait être indépendant de tous les partis politiques, y compris du Parti Mladoross. Toute démonstration d'affinité avec le Parti Mladoross eût coupé le Chef de la Dynastie de larges cercles de la Russie en exil et conduit à la mort du Mouvement légitimiste.

L'émigration russe avait commencé à discerner dans le Parti Mladoross un penchant vers la coexistence avec le régime soviétique, tendance pour laquelle elle-même n'avait aucune tolérance. Il était essentiel que le Chef de la Dynastie, en tant que prétendant au trône de Russie en exil, ne fût pas le chef d'un quelconque parti politique, mais qu'il fût plutôt perçu comme le symbole de la nation unie, un symbole cherchant à unifier tous les éléments monarchistes de l'émigration. Cela aurait dû être une évidence pour le Parti Mladoross et exclure de sa part toute attitude ou action risquant d'être, d'une manière ou d'une autre, interprétée comme incompatible avec l'autorité du Chef de la Dynastie. Le Parti Mladoross aurait dû avoir assez confiance en Wladimir Kirillovitch pour penser qu'il tiendrait compte des services rendus lorsque son père dirigeait le Mouvement légitimiste et, qu'à l'avenir, il saurait reconnaître l'aide apportée par les Mladoross dans la lutte contre le pouvoir soviétique.

Le but du Chef de la Dynastie, qui était de réaliser une large unification de la Russie en exil nationaliste, ne pouvait pas lui permettre de compromis avec les dissidents, ce qui aurait eu pour résultat d'abandonner les principes de base proclamés par son père, principes indispensables dans une monarchie démocratique moderne.

L'unité de toute l'émigration était-elle pour le Chef de la Dynastie une condition préalable indispensable s'il voulait atteindre son objectif premier qui était de restaurer la monarchie légitime en Russie ? J'ai déjà abordé cette question, mais je voudrais ajouter ces quelques points : la restauration de la Monarchie légitime n'a jamais dépendu du degré de soutien que l'émigration russe accorderait au Chef de la Dynastie. On peut même affirmer que le soutien des cercles réactionnaires aurait un effet néfaste à l'intérieur de la Russie. Un entourage composé de membres de l'aristocratie ancestrale, de personnalités publiques de la monarchie renversée et d'anciens gros propriétaires terriens ne saurait guère améliorer ses chances de reprendre le trône de ses ancêtres. Peut-être le Chef de la Dynastie devrait-il se tenir à l'écart de toutes les organisations politiques de l'émigration afin de ne pas être entravé par leurs opinions et leurs actions politiques. La cause de la restauration de la Monarchie légitime en Russie devrait être basée uniquement sur le credo politique et la personnalité même du Chef de la Dynastie, bien que le Chef de la Dynastie ne puisse être complètement dissocié de la Russie en exil à cause de ses contacts quotidiens avec les membres de celle-ci et à cause aussi de son identité de figure centrale. Des centaines de

milliers d'émigrés étaient attirés vers lui et lui offraient leurs services pour renverser le pouvoir soviétique et sauver la Mère-patrie des griffes du communisme.

La vie loin de la Russie était dure pour la majorité des Russes émigrés. Ils étaient attirés vers le Chef de la Dynastie parce qu'il était le lien avec un passé radieux – peut-être aussi vers un avenir radieux. On faisait continuellement sentir aux émigrés qu'ils étaient des étrangers indésirables chaque fois qu'ils prenaient un emploi qui eût autrement échu à des autochtones. Leur nostalgie de la Patrie perdue était à la fois compréhensible et inévitable. Tout ce qui leur rappelait leur patrie les rendait nostalgiques. C'était le devoir du Chef de la Dynastie, le descendant des empereurs de Russie, de leur apporter consolation et réconfort.

Ayant son propre programme politique, le Chef de la Dynastie n'avait nul besoin du soutien des groupes politiques formés par les émigrés. C'était à lui d'apporter la direction, de montrer le chemin et de marcher en tête. Et c'était ce qu'il faisait. En établissant les principes d'une monarchie restaurée, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch avait été guidé non seulement par ses propres plans et prévisions, mais aussi par la situation politique dans le monde, facteur crucial pour la résolution du problème russe. Wladimir Kirillovitch suivait les préceptes et les méthodes de son père.

Même si la monarchie ne devait jamais être restaurée en Russie, les efforts de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, de Sa Majesté Victoria Feodorovna et de leur fils, le grand-duc Wladimir Kirillovitch n'auront pas été vains. Leurs efforts étaient justifiés par le grand réconfort qu'ils apportaient à des dizaines de milliers de Russes chassés de leur patrie. Ceux des exilés dont le sort était de mourir sur un sol étranger mourraient conscients de ne pas être des étrangers abandonnés et anonymes, mais heureux d'être en quelque sorte dirigés par Sa Majesté l'Empereur et par le Chef de la Dynastie et de continuer ainsi à être une parcelle du grand peuple russe qui ne voulait pas reconnaître le régime soviétique tyrannique.

Ceux des émigrés russes qui suivaient le Chef de la Dynastie constituaient le Mouvement monarchiste légitimiste. Cela comprenait de nombreux groupements politiques dont les différences d'opinion étaient significatives. Ces différences étaient inévitables parce que personne ne pouvait prévoir qu'elle serait la solution politique la meilleure pour la nation russe, mais cela n'empêchait pas les divers éléments du Mouvement d'être unis par l'idée partagée de la restauration de la Monarchie légitime sous la conduite du Chef de la Dynastie des Romanov. Le Chef de la Dynastie ne pouvait être tenu responsable des vues d'un quelconque groupement particulier à l'intérieur du Mouvement, pas plus qu'un groupe quelconque ne pouvait interférer avec la politique suivie par le Chef de la Dynastie. Lorsqu'un groupe important d'émigrés recherchait des liens plus étroits avec Wladimir Kirillovitch, celui-ci les acceptait volontiers sous sa bannière. La plupart du temps, les relations avec les membres d'un groupe nouvellement arrivé restaient formelles. Le Chef de la Dynastie ne se mêlait jamais de leurs activités politiques ni de leurs affaires internes. De même, ceux-ci ne devaient pas s'attendre à être influencés par lui. En d'autres termes, Le Chef de la Dynastie les conduisait tous sous sa bannière, tout en restant politiquement indépendant. Son retour sur le trône ancestral ne signifierait pas la réintégration automatique de l'émigration dans sa totalité.

Le rassemblement de la plus grande partie de l'émigration russe autour du Chef de la Dynastie avait un autre effet bénéfique. Il gagnait du prestige aux yeux des étrangers qui jugeaient ses chances en tant que prétendant au trône d'après le nombre d'émigrés russes qui le soutenaient.

Après le départ de la grande-duchesse Maria Kirillovna, Wladimir Kirillovitch se retrouvait seul à Saint-Briac, sans compter son entourage. Il était encore indécis quant à la poursuite de ses études. Il eût été imprudent de prendre une décision tant que l'agitation de l'émigration ne s'était pas calmée et avant qu'il ne soit lui-même mieux habitué à sa nouvelle position. De toute façon, il n'était pas question de prendre une décision avant les trois réceptions prévues à Paris.

Au début de décembre, Wladimir Kirillovitch reçut une invitation de sa tante, l'Infante Béatrice, qui lui demandait de venir à Londres discuter de son avenir. Comme la réception

organisée l'Union générale des militaires russes devait avoir lieu le 8 décembre, nous ne pouvions pas arriver à Londres avant le 9 décembre, au plus tôt.

La réception organisée par le « ROVS » se déroula dans la salle de l'Association des Anciens de Gallipoli. La réunion étant très officielle, il n'y eut pas de grand enthousiasme. Le grand-duc fut accueilli par les membres les plus âgés de l'Union, tous généraux. Les membres de l'Union se tenaient debout en un rang et au garde à vous. Alors que le grand-duc les passait en revue, chaque officier lui était présenté. Il n'en connaissait aucun, si bien que cette cérémonie était raide et froide. Puis suivirent des discours de bienvenue, assurant le Chef de la Dynastie qu'il serait soutenu dans sa lutte contre le pouvoir soviétique. Le grand-duc répondit en félicitant l'Armée blanche d'avoir combattu le communisme et en louant l'Union générale des militaires russes pour avoir réuni les anciens membres de l'Armée. Puis il rendit hommage à ces vaillants dirigeants, les généraux Koutepov et Miller, auxquels ce combat avait coûté la vie. Rien de tout cela n'éveilla de sentiments profonds chez les assistants, contrairement à ce qu'on pouvait attendre d'une réunion de Russes qui avaient vécu la Révolution et la Guerre civile et qui avaient enduré les souffrances de la vie d'exilés. Peut-être fallait-il attribuer ce manque d'enthousiasme au fait que la Dynastie n'avait jamais été impliquée dans le « Mouvement blanc ». Le « Mouvement blanc » avait toujours évité de brandir la bannière monarchiste, fidèle en cela au principe de non-engagement. L'impression générale de cette réception d'une heure et demie était néanmoins favorable.

Il faut reconnaître qu'une telle réception eût été impensable jusque-là à cause des événements du passé. Le fait qu'elle eût lieu ne pouvait s'expliquer que parce que les dirigeants de l'Union avaient compris que l'émigration était de plus en plus attirée vers la Dynastie et que le Chef de la Dynastie était la seule autorité indiscutable au sein de la Russie en exil.

Le matin du 9 décembre 1938, le grand-duc et moi, nous avons pris la « Flèche d'or » directement pour Londres. L'Infante nous attendait à la gare Victoria et elle nous emmena chez elle. Elle habitait encore dans une des dépendances du Palais, une villa dans Greengarden. L'Infante nous expliqua qu'elle considérait que c'était son devoir d'organiser une discussion sur l'avenir de Wladimir Kirillovitch parce qu'avant de mourir Victoria Feodorovna lui avait demandé de prendre soin de lui. Elle nous dit aussi qu'elle avait parlé avec Victoria Feodorovna du genre d'éducation qui conviendrait le mieux à Wladimir Kirillovitch. Victoria Feodorovna avait dit qu'elle pensait qu'étant donné le fort penchant de Wladimir Kirillovitch pour la mécanique appliquée, le plus intéressant pour lui serait de poursuivre des études dans une branche pratique. L'Infante suggéra un stage dans une usine pour commencer, suivi de la préparation d'un diplôme universitaire dans l'une des sciences appliquées. Wladimir Kirillovitch trouva cette suggestion intéressante à condition de pouvoir se spécialiser en aéronautique, car c'était le domaine qui l'attirait le plus.

L'Infante était satisfaite de voir que Wladimir Kirillovitch avait accepté aussi facilement cette idée, d'autant plus qu'elle avait déjà parlé de cela avec le roi et la reine d'Angleterre et que ceux-ci l'avaient non seulement approuvée, mais que le roi avait promis d'aider Wladimir Kirillovitch à trouver un stage approprié. Tout le monde étant d'accord, l'Infante n'avait plus qu'à retourner voir le roi pour le mettre au courant des intérêts de Wladimir Kirillovitch et lui demander son aide pour trouver un poste au jeune homme dans une usine d'aviation.

Lorsque l'Infante me demanda mon opinion, je lui dis que j'approuvais pleinement cette idée mais à une condition : les études universitaires seraient seulement remises à plus tard. J'expliquai que mon point de vue était politique ; travailler plusieurs années dans une usine non seulement pour y acquérir des connaissances techniques, mais pour y être en contact avec les classes laborieuses afin de connaître ce qui les intéressait, leurs difficultés et leurs aspirations serait d'une grande utilité pour le grand-duc. Il serait bénéfique aussi qu'il fasse l'expérience de gagner sa vie dans un poste comportant un travail physique avec des devoirs et des responsabilités spécifiques et qui suppose qu'on obéisse à des ordres et vive en harmonie avec ses compagnons de travail. Tout cela permet de mieux apprécier le travail et la contribution des autres. Se familiariser avec les conditions de travail de l'ouvrier d'usine, membre d'une classe qui joue maintenant un rôle si important dans tous les pays industrialisés, aurait une valeur tout à fait spéciale pour le grand-duc. Le travail en usine

grandirait aussi son image aux yeux des Russes à l'intérieur de la Russie, en particulier de la jeunesse. C'était dans l'esprit du temps. D'autre part, il ne fallait pas négliger la possibilité de voir des critiques surgir contre une telle décision du grand-duc au sein des cercles les plus âgés et les plus instruits de l'émigration. L'Infante fut d'accord avec mon raisonnement.

L'application de ces projets posait un problème : dans quel pays serait-il le plus politiquement favorable de voir Wladimir Kirillovitch travailler ? L'Allemagne était, bien entendu, un choix évident à cause de son excellente technologie et de sa production. De plus, c'était là que vivaient ses deux soeurs. Malheureusement, les autorités allemandes étaient opposées à ce que le prétendant au trône de Russie résidât en permanence en Allemagne parce qu'elles s'efforçaient de persuader le gouvernement soviétique de signer un pacte de non-agression. Travailler dans une usine française était exclu parce que, à cette époque, les moyens de production n'étaient pas des meilleurs. De plus, il eût été difficile d'y assurer la sécurité du grand-duc. En procédant par élimination, le seul choix qui restait paraissait être l'Angleterre, où l'on pourrait lui offrir la sécurité nécessaire, où les moyens de production étaient bons et où le grand-duc aurait le soutien du roi d'Angleterre.

A Londres, comme à Paris, la colonie russe était impatiente de rencontrer le grand-duc, si bien qu'une réception fut organisée au domicile de notre Représentant en Angleterre, Chilovsky.

Peu de Russes vivaient à Londres et ceux qui y demeuraient appartenaient à la classe cultivée. L'Angleterre était très sélective en accordant les autorisations d'entrée aux Russes. Ceux qui étaient admis acquéraient très vite la psychologie et même le patriotisme anglais. Ils considéraient que tout ce qui était anglais était supérieur et que l'Angleterre était le premier pays du monde. Ils souhaitaient voir le grand-duc s'établir en Angleterre et aller à l'université d'Oxford, où les fils des familles royales étaient censés faire leurs études. Son inscription à l'Université de Londres n'était pas à leur goût. S'ils avaient su qu'il avait l'intention de travailler dans une usine, leurs récriminations eussent été interminables.

Le 15 décembre 1938, le grand-duc et moi, nous avons pris congé de l'Infante et sommes retournés à Paris. L'Infante promet de nous tenir au courant avant la fin du mois de janvier 1939 de l'application des arrangements décidés. A 7 heures du soir, nous étions à Paris, chez les Senutovitch.

Nous avons à peine commencé à dîner que le téléphone sonna : c'était le bureau du rédacteur en chef du journal du soir, « Paris Soir ». Le rédacteur demandait au « Grand-Duc Vladimir » de faire des commentaires sur l'article paru dans certains journaux du soir révélant que Hitler offrait le trône d'Ukraine au Chef de la Dynastie russe, le grand-duc Wladimir. L'information était aussi arrivée sur le téléscripateur de « Paris Soir ».

Nous avons répondu au journal que la nouvelle était un « bobard » et que Hitler n'avait rien proposé au grand-duc. Le reporter ne parut pas satisfait. Il demanda au grand-duc de lui accorder, ainsi qu'aux reporters d'autres journaux, une interview filmée le lendemain matin. Le grand-duc ne pouvait qu'accepter.

Le 16 décembre 1938, à 9 heures du matin, les reporters et les photographes arrivèrent. Il y avait aussi un camion avec un générateur pour le tournage. En un instant, un câble fut tendu dans l'escalier principal et la caméra installée dans la pièce. Il y avait là une quinzaine d'hommes qui n'avaient pas de raison apparente d'être là ; ils parlaient tous très fort et couraient en tous sens. Lorsqu'ils estimèrent que tout était prêt, ils demandèrent que le grand-duc soit introduit rapidement. Ils étaient extrêmement insolents, se vautrant sur les chaises et mettant les pieds en l'air, fumant et échangeant des plaisanteries. Quand le grand-duc entra, ils lui sautèrent dessus et le bombardèrent de questions de toutes sortes. Les caméras ronronnaient au milieu d'un chaos indescriptible. Quand le tournage fut terminé, le matériel et les photographes disparurent aussi vite qu'ils étaient venus et une interview plus méthodique commença.

Le grand-duc ne put que répéter que Hitler ne lui avait pas offert le trône de l'Ukraine ni quoi que ce fût d'autre. Comment Hitler pouvait-il faire une telle offre, dit le grand-duc en contre-attaquant, alors que l'Ukraine n'était pas en sa possession et comment le grand-duc pouvait-il bien réagir devant une telle proposition ? Les reporters étaient décidés à extirper de lui quelque chose de plus sensationnel. L'un d'eux demanda : « Alors, si Hitler n'a pas fait

une telle proposition, quelle eût été néanmoins votre réponse s'il l'avait faite ? » Le grand-duc aurait mieux fait de répondre : « Lorsque Hitler m'offrira la couronne d'Ukraine, je réfléchirai à une réponse », mais au lieu de cela, ne voulant pas être impoli, il fit une réponse qui reflétait ses vues au sujet de la restauration du trône.

Le grand-duc était dans une situation délicate. Il vivait en France où il possédait une villa. Il se préparait à aller faire ses études en Angleterre, sous les auspices du roi. Ses soeurs vivaient en Allemagne, elles avaient épousé des Allemands. Les relations entre le couple formé par la France et l'Angleterre, d'une part, et l'Allemagne, d'autre part, étaient extrêmement tendues. Pour être loyal envers les Alliés, il eût dû répondre qu'il n'accepterait jamais une telle proposition de la part d'Hitler, mais d'un autre côté, c'eût été une erreur de susciter l'hostilité de l'Allemagne avec de telles possibilités en vue de certaines circonstances. La logique voulait que la réponse du grand-duc restât neutre.

Après m'avoir consulté, le grand-duc dit aux reporters qu'il n'accepterait le trône que des mains du peuple russe. Les reporters n'étaient pas satisfaits car ils espéraient quelque chose de plus sensationnel, mais le Chef de la Dynastie avait donné sa réponse et ils devaient l'accepter telle quelle. Des questions plus banales suivirent ; on lui demanda où il vivait, où il faisait ses études, quels étaient ses parents les plus proches, où ses soeurs habitaient en Allemagne, si la vie en France lui plaisait...

Quand les journalistes furent partis, il ne nous restait plus qu'à attendre les résultats de l'interview. Nous avons le sentiment d'avoir été assez prudents dans toutes nos réponses, mais, à cette époque, il ne fallait pas attendre des journalistes une parfaite honnêteté. Et c'est ainsi qu'un des journaux écrivit que, quoique le grand-duc n'eût pas donné de réponse précise à la question de savoir s'il accepterait ou non le trône de l'Ukraine des mains de Hitler, il était évident qu'il ne refuserait pas une telle offre. Cette fausse interprétation fut immédiatement connue à Berlin. Biskoupsky m'apprit plus tard qu'elle avait produit une impression défavorable au sein du Parti nazi.

Lorsque la nouvelle de l'offre faite par Hitler avait paru, ni le grand-duc ni moi-même n'avions aucune raison de soupçonner qu'elle reposait sur une base concrète. Comme le nom du grand-duc avait paru dans les journaux à plusieurs reprises, nous étions simplement satisfaits de cette bonne publicité. Bientôt, cependant, nous devons apprendre que cette fausse nouvelle n'était pas entièrement dépourvue de fondement. Le 15 décembre 1938, le jour où « Paris Soir » avait téléphoné, le ministre des Affaires étrangères allemand, von Ribbentrop, avait rencontré son homologue français, Georges Bonnet. La question qu'il venait discuter était d'une grande importance pour l'Allemagne. Au nom de son gouvernement, von Ribbentrop offrait à la France un traité d'action conjointe contre l'URSS, traité qui aurait pour objectif de liquider ce centre et cette source du communisme. Au cours de la discussion, fut abordée la question de la future forme du gouvernement dans la partie de la Russie qui serait libérée. Il était admis que l'Ukraine serait libérée en premier. Apparemment, c'était à ce moment-là que von Ribbentrop avait parlé du projet de Hitler concernant l'établissement d'un régime monarchique en Ukraine ayant à sa tête un tsar et il avait cité le nom du grand-duc Wladimir, qui résidait alors en France, comme prétendant légitime au trône de Russie. On peut supposer que les Allemands pensaient qu'un tel arrangement satisferait la France, car ce pays avait toujours eu des relations amicales avec la Russie. Les négociations entre Bonnet et von Ribbentrop n'aboutirent jamais. Au nom de la France, Bonnet refusa catégoriquement de prendre part à un tel complot. Les journalistes avaient eu vent de l'allusion de von Ribbentrop au grand-duc Wladimir Kirillovitch et ils avaient pensé que c'était là un sujet à sensation.

Le 17 décembre 1938, une grande réception fut donnée en l'honneur du Chef de la Dynastie par les associations sociales russes de droite. Selon les organisateurs, plus de mille six cents personnes y assistèrent. Deux grandes salles débordaient d'invités et le comité organisateur fut obligé de refuser plusieurs centaines de billets. C'était la plus grande réception jamais organisée par l'émigration russe à Paris et il n'y en eut pas de semblable ensuite. On y vit des membres des organisations sociales et charitables et aussi de toutes les organisations politiques de droite. Cela devait être le dernier grand rassemblement d'émigrés de la révolution de 1917. Beaucoup de ceux qui étaient présents ne devaient pas

survivre à la Seconde Guerre mondiale, ou bien ils seraient dispersés dans d'autres pays. Un petit nombre d'entre eux allaient retourner en Russie en profitant de l'amnistie accordée par le gouvernement soviétique après la guerre.

Les dirigeants de chaque organisation saluèrent le Chef de la Dynastie individuellement. On échangea beaucoup de compliments et de vœux. Les sentiments exprimés étaient sincères, ils venaient du cœur. Le métropolitain Euloge bénit le grand-duc et son activité pour la patrie. La jeunesse et la solitude du Chef de la Dynastie émurent tout le monde, en particulier les femmes. Beaucoup de Russes étaient convaincus que le grand-duc Wladimir Kirillovitch réussirait à trouver pour l'émigration un chemin de retour dans la patrie.

Wladimir Kirillovitch écouta attentivement les paroles de bienvenue, serra les mains, sourit et fit semblant de reconnaître des gens qui prétendaient lui avoir été présentés lors de précédentes occasions. Il réussit à très bien jouer son rôle. Il présentait les traits hérités de ses ancêtres, des souverains nés pour régner. Tout le monde le dévisageait, essayant de scruter chaque détail. Ces observations étaient ensuite analysées et interprétées, parfois de façon positive, quelquefois négativement, comme si, sur la base d'une impression aussi superficielle, on pouvait comprendre et apprécier un homme, et surtout un homme aussi jeune, à sa juste valeur.

Le jour de cette réception fut vraiment un jour de fête nationale parmi les Russes en exil ; il laissa un souvenir indélébile chez la plupart de ceux qui assistèrent à la réception. L'ambiance de la réunion fut exceptionnellement paisible et propice à l'unification des émigrés. C'était une incitation à oublier toutes les anciennes discordes. C'était une grande réussite pour le Mouvement légitimiste, dont le mérite revenait aux défunts Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna et à leurs collaborateurs. Si eux tous, par leurs efforts, n'avaient pas créé au moment opportun le Mouvement monarchiste légitimiste, si la Russie en exil ne s'était pas habituée à l'idée que, malgré la mort de l'Empereur Nicolas Alexandrovitch, malgré celle de son fils et de son frère, il y avait un Tsar et qu'après la mort de ce dernier, son fils avait immédiatement brandi la bannière impériale, le succès d'aujourd'hui n'aurait pas vu le jour. Sans l'effort d'organisation poursuivi pendant quinze années pour soutenir la Mouvement, il n'y aurait pas eu de point de ralliement pour ceux qui en vinrent à apprécier tardivement l'importance de la restauration de la monarchie légitime ; il eût été alors trop tard pour lancer un mouvement étant donné l'imminence de la Guerre mondiale. Si Sa Majesté Kirill Vladimirovitch ne s'était pas présenté pour prendre le titre de Chef de la Dynastie, son fils n'aurait pas eu la possibilité d'agir. Cette célébration confirmait une fois de plus que le défunt Empereur Kirill Vladimirovitch était réellement le Tsar de la Russie en exil et que son fils lui avait succédé. Mais hélas ! vers la fin de 1938, la Russie en exil approchait de son déclin.

On ne peut pas passer sous silence le fait que la réunion s'était déroulée dans une atmosphère remarquablement pacifique comme si elle avait uni tout le monde. Elle avait donné l'impulsion à l'oubli des discordes passées.

Le lendemain eut lieu la réception organisée par l'Association de la Garde impériale. Les participants étaient moins nombreux, environ quatre cents, mais l'ambiance fut aussi festive et les sentiments aussi profonds. Les membres de l'association étaient groupés par régiments et ils portaient l'insigne de leur régiment au revers du veston. Des étendards de régiment étaient déployés sur le flanc droit des régiments qui avaient réussi à les sortir de Russie. Les étendards s'inclinaient au passage du Chef de la Dynastie. C'était un moment poignant – le grand-duc Wladimir Kirillovitch était face aux quelques centaines d'officiers encore en vie de la Garde impériale créée par ses ancêtres, les empereurs de Toute la Russie. La Garde avait servi la Dynastie Romanov pendant trois siècles. Pourquoi, dans ces conditions, les officiers de la Garde avaient-ils attendu quinze ans avant de recevoir le Chef de la Dynastie pour la première fois ? Il n'y avait qu'une seule réponse possible : les principaux chefs de la Garde n'avaient pas compris l'importance du Chef de la Dynastie dans la Russie en exil. Autrefois, les membres de la Garde paraissaient dans de magnifiques uniformes. Maintenant ils portaient de simples vestons comme des civils ordinaires, bien que certains d'entre eux eussent gardé leur allure martiale et leur élégance militaire d'autrefois. Il était tout à fait évident que leur loyauté envers le Chef de la Dynastie et les autres membres

de la Famille impériale était restée totalement inchangée et qu'ils chérissaient tout ce qui les reliait à la Dynastie.

Les grands-ducs Boris Vladimirovitch et André Vladimirovitch, Dmitri Pavlovitch et Gabriel Constantinovitch assistaient à la réception. Ils se tenaient debout avec le groupe de leurs régiments respectifs. Le président de l'Association prononça une allocution de bienvenue, à laquelle répondit le Chef de la Dynastie. A la partie officielle de la réception succéda une conversation informelle. Le grand-duc était content d'avoir l'occasion de rencontrer plusieurs officiers de la Garde qu'il connaissait personnellement. Les deux heures passèrent très vite.

Le 19 décembre 1938, nous sommes allés à Amorbach en voiture. Nous sommes parts aux aurores afin de ne pas arriver trop tard l'après-midi, car c'était la saison où les jours étaient les plus courts. Le vent du nord soufflait, glacial, et il faisait une température de -10° centigrades. Nous étions gelés dans la voiture, le chauffage n'existait pas encore. Nous avons négligé d'emporter des chaussettes de laine et des snow-boots si bien que le froid de nos pieds était intolérable. Nous nous sommes arrêtés en route dans une ville pour acheter des chaussettes de laine et des galoches, mais même ainsi, nous devons nous arrêter souvent dans des cafés au bord de la route pour nous réchauffer. Nous n'étions pas seuls dans la voiture. Sur le siège arrière, dans un panier, il y avait deux petits chiens, présents de Wladimir Kirillovitch destinés à ses soeurs. Nous avons peur qu'ils ne souffrent du froid et nous nous arrêtons souvent pour les laisser descendre et courir un peu. En dépit de leur nature délicate, ils sont restés indifférents au froid et sont arrivés en bonne santé.

Le grand-duc conduisait à 60 ou 70 kilomètres-heure, c'est-à-dire plutôt vite étant donné les circonstances, mais il était souvent obligé de ralentir car les villes et les villages étaient nombreux. Plus nous avançons en Allemagne, plus il faisait froid. Vers le soir, il se mit à neiger. La neige tombait dru et il commençait à faire nuit, ce qui nous obligea à ralentir à cause de la visibilité réduite. Finalement, en pleine obscurité, nous sommes arrivés dans les forêts qui entourent Amorbach. Nous étions à environ trente à trente-cinq kilomètres de notre destination. Avec les lumières vives des phares éclairant la route, les arbres autour de nous et le mur épais de la neige qui tombait, on aurait dit que nous traversions un pays de conte de fée. De temps en temps la visibilité était si faible que, dans les tournants, nous avions l'impression que nous allions rentrer dans les arbres, mais lorsque nous étions tout près, ils s'éloignaient soudain comme sur un ordre et la route s'ouvrait devant nous. Vers 10 heures, nous sommes arrivés à la grille de la Villa Derflinger à Amorbach, où habitait la famille de Maria Kirillovna. Nous étions épuisés et transis et les pièces chaudes et les fauteuils confortables furent vraiment un soulagement bienvenu.

La grande-duchesse et son mari nous reçurent avec leur gentillesse et leur sens de l'hospitalité habituelles. Le cousin germain de Maria Kirillovna, le prince héritier Hohenloe-Langenberg, séjournait chez eux. Il était gai et agréable.

La conversation a tourné bientôt autour du projet de l'Infante qui conseillait d'envoyer Wladimir Kirillovitch travailler dans une usine. Le mari de Maria Kirillovna, le prince héritier zu Leiningen, était fortement opposé à cette idée et il le dit sans mâcher ses mots. Il pensait que Wladimir Kirillovitch devait entrer comme officier dans une des armées européennes. Nous lui avons fait remarquer que Wladimir Kirillovitch serait pris par ses obligations militaires pendant une période prolongée et que cela le priverait par conséquent de la possibilité de diriger le Mouvement légitimiste. De plus, quel pays accepterait le prétendant au Trône de Russie dans les rangs de son armée ? D'une manière générale, le prince héritier était critique sur le rôle de Wladimir Kirillovitch comme Chef de la Dynastie, car il considérait que la restauration de la monarchie en Russie était sans espoir, si bien que nos arguments ne l'ont pas convaincu. Il prétendait que « ce serait mieux de terminer l'université s'il n'était pas possible de s'engager dans une armée. »

Le lendemain, le 20 décembre 1938, j'ai pris le chemin du retour à Saint-Briac. J'aurais dû normalement prendre le train de Paris à Francfort-sur-le-Main, mais la circulation ferroviaire était perturbée par le gel. Le train que j'ai pris à Amorbach avait du retard si bien que j'ai manqué la correspondance pour Paris. On m'a dirigé sur Karlsruhe pour que j'y attrape l'express venant de Nuremberg, mais le train venant de Francfort avait aussi du

retard et j'ai aussi raté le train de Nuremberg. Il m'a fallu passer de nombreuses heures à attendre à la gare de Karlsruhe qui était bondée de voyageurs restés en rade comme moi, pour la plupart de jeunes et beaux soldats en permission de Noël.

Ils étaient disciplinés, bien habillés et discrets dans leur comportement, à l'opposé des soldats français habituellement bruyants, peu militaires dans leur attitude et pas toujours proprement vêtus. Dans la vieille Russie, seuls les cadets avaient aussi fière allure que ces soldats allemands.

La variété des uniformes militaires indiquait que l'Allemagne augmentait rapidement les rangs de son armée. Ces soldats paraissaient avoir dix-huit ou dix-neuf ans. La coïncidence de la situation politique avec cette observation était la preuve que l'Allemagne se préparait à la guerre. Il était évident que l'Allemagne, autorisée par le traité de Versailles à maintenir uniquement les cadres de son armée, transgressait l'interdit et transformait complètement ce cadre en une armée régulière.

Dans la soirée, j'ai pu prendre un train pour Paris où je suis arrivé le 21 décembre. Le soir même, je suis parti pour Dinard. Comme les trains avaient aussi du retard en France, je suis finalement arrivé à Dinard à 3 heures de l'après-midi au lieu de 7 heures du matin...